DU MENSONGE TRADUCTIF

Didier COSTE[1]

Abstract: According to Umberto Eco, we expect a translation to say in the best possible fashion what the original writes. A translation would thus be a pretence of reading the original aloud. Jules Verne writes in French what his Chinese characters are supposed to say in Chinese. Is it deliberate cheating? Are all translations lies? Or only those that pretend to be originals? Or the originals that pretend to be translations? Are all these lies equally sinful? What truth can they teach? The answer is: we are lying, or we live in delusion every time we believe we are not translating a translation when reading an "original".

Keywords: authorship, bilingualism, lying, pseudo-translation, untranslatables.

« Je m'attends à ce que la traduction
me dise le mieux du monde
ce que l'original écrit. » (Eco, 2003 : 23)

Ce n'est point par rapport à cette attente, cet escompte toujours déçu dès que le lecteur bilingue d'une traduction effective consulte « l'original », le projette ou l'imagine, que nous questionnerons la sincérité du geste traductif, mais bien par rapport à la formulation même qu'adopte l'énoncé ci-dessus : il est inévitable d'inférer que, selon Umberto Eco, une traduction « dit » (parle) comme si elle s'adressait aux lecteurs empiriques, chacun d'entre eux lui attribuant une telle intention ou visée, tandis que « l'original » simplement « écrit » (non pas « a écrit »). L'original serait une activité absolue, sans destinataire, et permanente, figée donc en non-événement et simultanée à toute lecture, traduisante ou non, tandis que « la traduction » mettrait en voix, en une voix reconstituée et transitoire projetée par chacune de ses lectures, l'écrit immuable – ce qui ferait de la lecture d'une traduction quelque chose de bien différent de la lecture en général. L'acte de traduire l'écrit, et son produit, appelé traduction, répondraient, honnêtement ou non, au désir du texte que « quelqu'un l'aide à fonctionner », mais déboucheraient sur une performance orale ou comme orale à travers l'écoute du lecteur de la traduction mimant le dire traductif. *Verba volant* : réduit par son propre

[1] Professeur émérite de Littérature Comparée, Université Bordeaux-Montaigne. E-mail : didier.coste@gmail.com.

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

lecteur à des paroles relais, éphémères, rétractables, le traducteur, porte-parole, adjoint ou second, greffant son discours périssable sur un autre impérissable mais qui ne saurait le garantir, est dans une position fragile, de toute part visé par la suspicion.

Que ce *topos* narratif des actes de parole et de pensée impliqués dans la communication traductive soit exact et convaincant ou non, il nous invite à penser les relations de différents niveaux qui s'établissent entre les acteurs de cette communication comme fondées sur un pacte véridictionnel – que celui-ci puisse ou non être tenu et quelle que soit la nature, purement sémantique ou sociale, psychologique, émotionnelle et esthétique du dire-vrai et du vrai-dire qui peuvent être en jeu. On relèvera que la vérité éventuelle et le mensonge susceptible de l'enfreindre concernent deux choses différentes : l'objet du dire, d'une part, et le dire lui-même, son authenticité, d'autre part. En tant que lecteur de traduction, je me poserais alors trois questions, sans précédence nécessaire des unes sur les autres : a) *qui* dit, est-ce bien le traducteur ? b) le traducteur *dit*-il vraiment, ou fait-il quelque chose d'autre que dire : feindre de dire, par exemple ? et, c) s'il dit sérieusement, dit-il « vraiment » *ce que* l'original écrit ?

Si je pouvais vraiment dire le vrai, si je ne traduisais pas ou traduisais le mieux du monde, je parlerais du mensonge traductif, à savoir du mensonge en ce qui concerne la traduction (et vice versa), du mensonge en tant que traduction, de la traduction en tant que mensonge, je tenterais de dire à la fois qu'il n'est pas vrai que l'on traduit – au sens propre, s'il en est un – et qu'il n'est pas vrai que l'on ne traduit pas, ne peut pas traduire... J'aurais alors trois points de départ, que j'espère retrouver à l'arrivée (d'étape), pas inchangés.

Des points de départ, dont on devrait sans doute se départir, mais qui reviendront obstinément hanter le propos, tel un texte posé comme premier, *comme* s'il fallait une origine, traîner un socle, pour aller vers la différence du/des sens.

D'abord, qu'est-ce qu'un mensonge, qu'est-ce que mentir ? Comment situer le mensonge, éthiquement, psychologiquement et linguistiquement (en pragmatique et en sémantique) par rapport à la falsification, à l'imposture, au plagiat, à la dénégation, à l'infidélité, à l'abus de confiance, à la trahison, mais aussi à la fiction, à l'illusionnisme, à la mystification, à la mythification, à la métaphore, aux tropes en général et à la métalepse ; et encore par rapport à l'erreur, à l'impertinence, à l'omission, au lapsus ? Cela promet : on n'en finirait pas. Mais on peut toujours commencer. Tout vient à temps à qui sait différer, contourner, (se) détourner. Au traducteur, par exemple.

En deuxième lieu, (il faut) trouver, décrire, analyser une scène de parole ou de discours – mettant en jeu plus d'une langue – dans laquelle

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

nous sentons aussitôt que du non-vrai est énoncé, et qu'il ne l'est pas innocemment, peu importe par qui ou à quelles fins. Une telle scène nous aiderait à déceler et à nommer une intentionnalité textuelle particulière, et des effets, émotionnels et sémantiques, d'un tel constat chez/sur les lecteurs que nous sommes. Si cette scène est, intuitivement au moins, un bon analogue de celle de la traduction de l'écrit, nous aurons marqué un point.

En troisième lieu, il s'agirait de questionner, d'après cette scène et comparativement, non pas ce qu'est une traduction ou en quoi consiste traduire, mais ce qui peut entrer dans le champ traductif – *what* ***qualifies as*** *translation/translating*, dirait-on en anglais – selon diverses perspectives, divers intérêts.

Ainsi pourrons-nous nous demander si, par-delà une hasardeuse rencontre de mots, l'expression « mensonge traductif » fait sens, puis ce que, singulier ou pluriel, elle dénote, et enfin ce à quoi ses signifiés renvoient éventuellement dans le monde discontinu, divergent, de l'expérience.

De là nous serions fondé à nous aventurer sur le terrain, à la fois miné et florissant, de la rémunération littéraire, fictionnelle ou non, du mensonge traductif : un déni, d'abord, puis un défi.

1. Menteries, chicanes, chinoiseries

1.1. Définitions

Les dictionnaires et les histoires abrégées du mensonge nous apprennent que, dans une extension minimale, mentir consiste à dire le non-vrai, ou, extensivement, à *ne pas dire le vrai, en connaissance de cause*. Ce qui distingue mentir de l'émission d'un énoncé simplement erroné, d'une part, et, d'autre part, de dire le non-vrai sans le prendre en charge. Issu de la *mentio*, « mention », appel à l'esprit, à l'attention, le mensonge a un objet mais aussi un destinataire et une visée, celle de tromper ; il affecte donc celui ou ceux à qui il est adressé, en pointant de façon déviante, en induisant en erreur. Le mensonge *n'est pas* erreur, mais il est générateur d'erreur chez autrui. C'est une faute morale au regard du pacte de communication sincère et transparente qui est l'autre face du contrat social, d'une part, et de la soumission au regard divin et à la vérité du monde créé, d'autre part. De l'Antiquité la plus lointaine à nos jours, l'appréciation du statut éthique du mensonge se répartit grosso modo en trois catégories : de a) la réprobation absolue chez Platon, Saint Augustin et Kant pour qui il sape les fondements mêmes de la communauté humaine et délégitimise l'usage de la parole qui nous a été donné, à b) la valeur positive de fonder *a contrario* la possibilité d'un dire vérace, qui dissipe l'illusion, écarte le voile du secret, ôte le masque de l'apparence, en passant par c) l'utilité limitée et circonstancielle du moindre mal, d'un apaisement miséricordieux, euphémistique, d'une pacification consensuelle. À tous les coups, et surtout selon les visions

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

absolutistes du phénomène, le mensonge engage ou met à l'épreuve les fonctions du langage à la fois sous l'aspect de la chaîne des signifiants, sous celui du lien signique et sous celui de la communication à partir de laquelle se reconnaît une communauté au partage de ses codes.

« S'imaginer qu'il peut y avoir un mensonge exempt de péché, c'est se tromper grossièrement en se figurant qu'on peut honnêtement tromper les autres. » (Saint Augustin, 2013 : 48-49) Pour Saint Augustin, dans son *De mendacio*, notre action non pécheresse est imitation exacte de cette fidélité. Dieu s'exprimant dans ou à travers les textes sacrés, l'Écriture, le sens de ces témoignages de l'Écriture est qu'il ne faut jamais mentir, puisqu'on ne trouve dans la conduite et les actions des saints aucun exemple de mensonge qu'on puisse imiter, au moins dans les parties de l'Écriture qui ne contiennent pas de sens figuré, comme par exemple les Actes des apôtres. (Saint Augustin, 2013 : 47)

Chez Saint Augustin, la vérité est intimement liée aux deux fonctions capitales de l'« institution du langage », « instruire ou rappeler les souvenirs », ces deux fonctions se réduisant d'ailleurs finalement à la première, puisque même le chant, pour soi-même, « appartient à une manière fort générale d'instruire. (Saint Augustin, 2013 : 53)

Le sens figuré se situerait, par son indirection simple, dans une zone de non-droit, il n'irait pas, comme la traduction, jusqu'à substituer à l'idée l'ombre d'une ombre. L'acte traductif substitue, altère, déplace la chaîne signifiante, comme le lien signique, au niveau lexical et au niveau de la signifiance ; il instaure des codes autres pour fondement d'une communication censément suscitée par un texte absent. Irait-on jusqu'à dire que l'acte traductif, par les altérations et substitutions de la lettre et du sens qu'il pratique, oublie délibérément ou par négligence cette lettre et ce sens, voire les efface en écrivant par-dessus, ou pire, en les enchantant ?

Toute traduction constituerait-elle donc *ipso facto* un mensonge ou bien s'agit-il d'une simple et trompeuse similarité structurale et sémantique, dont nul, individuellement ou collectivement, n'est responsable ? Saint Augustin, par la notion de « discours figuré », a laissé béante dans sa diatribe contre le mensonge la faille par laquelle l'acte traductif littéraire (esthétisé) pourrait être exempté, mais non pardonné, du péché de mensonge. La malédiction de Dieu pourrait après tout ne pas s'abattre sur les traducteurs (bien qu'il ne les guide pas) ni sur leurs lecteurs qui, de bonne foi, les suivent de près ou de loin... Saint Jérôme, contemporain d'Augustin, partage avec lui la sacralisation de l'original, Ancien et Nouveau Testament, dont il se fait le fidèle témoin-rapporteur et le redresseur d'interprétations : or le traducteur-interprète qu'il est se voit en garant d'une lecture conforme au texte. La profession a vécu longtemps sous son serment plutôt que sous son invocation.

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

1.2. Scène symptomatique

Plusieurs messieurs anonymes tiennent à table, en français, un débat quasi-philosophique dans un décor somptueux non localisé :

> — Il faut pourtant convenir que la vie a du bon ! s'écria l'un des convives, accoudé sur le bras de son siège à dossier de marbre, en grignotant une racine de nénuphar au sucre.
> — Et du mauvais aussi ! répondit, entre deux quintes de toux, un autre, que le piquant d'un délicat aileron de requin avait failli étrangler !

Le premier segment de l'incipit, pris isolément, jusqu'à « son siège », n'a rien, dans sa banalité, pour intriguer le lecteur français de 1879, qui se représente un pansu bourgeois en habit levant son verre de cognac VSOP ou expirant un nuage de havane au terme d'un banquet de profiteurs. Le dossier de marbre, cependant, ne répond pas à l'idée occidentale, victorienne et capitonnée, du confort intellectuel. Avons-nous affaire au monde antique où, comme chacun sait, tout avait forme et matière de Parthénon ? Eh bien non, cette hypothèse sera à son tour aussitôt déçue, car Athènes est plus connue pour les raisins de Zeuxis et le miel des abeilles d'Aristée que pour les racines de nénuphar. Manger des racines (si l'on oublie les navets, radis, et autres carottes) a quelque chose de primitif, voire de préhistorique, qui nous alerte sur une barbarie, une sauvagerie concurrente du raffinement efféminé d'un grignotement sucré et jette le trouble sur ces manières. La France, cartésienne, n'est-ce pas, n'est pas comme ça. On ne reconnaît pas non plus les bons sauvages de nos colonies. L'étrange, l'étranger fait son entrée, se signale comme incongru à la langue qui, néanmoins, le mentionne imperturbablement comme évident, dicible, toujours déjà connu.

Le même procédé est repris aussitôt à l'occasion de la réplique d'un second convive. Il est dès lors clair que ces gens-là, s'ils ont l'air de philosopher digestivement comme tout un chacun à Angoulême ou au faubourg Saint-Honoré, ne sont pas comme « nous », ils sont d'ailleurs, et *ailleurs*, absolument. La langue qui les parle, celle qu'ils semblaient parler, prend ses distances avec eux, les interprète et les juge. Avec le contraste d'un décor signifiant des us et coutumes radicalement différents des « nôtres » et qui perturbent les évidences les plus criantes, il apparaît quelque chose d'obscène dans la banalité même des propos échangés : du malaise s'est installé avec une rhétorique du forcé, avec le procédé de mise en énigme. La suite de l'histoire prouvera en fait que ce malaise anticipe un enjeu vital, obtenir à tout prix, pour sauver sa peau, le retrait d'une parole donnée.

Comme Jules Verne, grand-père de Tintin, nous avons en effet jusqu'ici fait semblant de commencer notre lecture par l'incipit narratif, que ce chapitre I n'a pas de titre, que celui du roman ne figure pas sur la

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

couverture et que le volume n'est pas, dès le début, abondamment illustré. Or le chapitre est intitulé : « Où la personnalité et la nationalité des personnages se dégagent peu à peu ». Il y a deux « où » en un : le lieu textuel, et celui auquel il réfère. L'un dissimule l'autre, mais y conduit aussi, par indices. Devant cette apparente incompatibilité, doit-on penser que révélation et dissimulation sont également feintes, et dans quel jeu doit s'engager le lecteur ? Si le titre *Tribulations d'un Chinois en Chine* est aussi explicite que les illustrations qui, dès la couverture et la page de titre, le redoublent, quelle est la nature d'une fausse énigme dont on reçoit la réponse avant même qu'elle ne soit posée ? Que cache la charade dont le premier est un mangeur de requin et le second un philosophe blasé sans le savoir ? Et encore que révèlerait-elle, cette charade, au malin et demi, au lecteur critique apte à déceler un jeu sous le jeu ?

Tout d'abord, une fiction seconde – ou est-ce un mensonge ? – d'ordre langagier/linguistique, sous la fiction première, à savoir que les personnages du monde représenté, désignés comme Chinois en Chine, parlent français, ou plutôt, puisque ce n'est point dit en toutes lettres et que c'est hautement improbable dans l'univers de référence, qu'ils disent *tout comme* en chinois, quelque chose d'exactement équivalent, parfaitement synonyme de ce qu'ils disent en français dans le texte. Le narrateur hétérodiégétique se montre en tant que tel, par l'ironie et autres prises de distance et clins d'œil au lecteur, pour mieux cacher son véritable tour de magie qui consiste à faire passer des énoncés conversationnels français pour du chinois, à faire croire au lecteur que l'un et l'autre, narrateur et lecteur sont témoins d'une conversation chinoise comprise en français.

C'est ce qui se passe chaque fois que, dans un récit, tant historique que romanesque, on fait parler à un personnage une langue qu'il ne parle pas, n'a pas parlé dans le monde de référence : Jules César fait des déclarations en russe chez un historien russe, en anglais du XVI^{e} siècle chez Shakespeare, comme un guerrier sarrasin court sus à l'ennemi en s'écriant « ¡ Dios es grande ! » dans un récit espagnol. Autrement dit, ce qui est à la fois manifesté comme évidence du sens et déguisé en tant que manipulation et substitution de la lettre, c'est un acte de traduction qui ne dit pas son nom.

1.3. Visibilité

Dans les relations ci-dessus du lecteur et du narrateur auctorial avec les deux langues du monde représenté et du monde représentant ainsi qu'avec ces mondes eux-mêmes, il est facile de reconnaître un certain nombre de caractéristiques que Lawrence Venuti (2013) attribue à la relation traductive dominante en Occident, particulièrement dans l'espace anglophone étasunien et, accessoirement, britannique : l'acte traductif y est « cibliste », repose principalement sur une équivalence supposée des effets

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

textuels et donc sur une illusion de transparence vis-à-vis à la fois du monde représenté dans le texte en langue source et de « l'intention » supposée de l'Auteur dit « original ».

Cette conception de la traduction repose, toujours d'après Venuti (2008), sur une notion « humaniste individualiste » de l'énonciation, littéraire ou non, d'ailleurs ; la parole assumée y prime sur la langue, le signifié sur le signifiant, la monstration sur la représentation, l'univocité sur l'ambiguïté et la polysémie, la clarté naturalisante sur l'opacité altérisante. Barthes pourrait dire que le scriptible y est caché par le lisible. De même que la vraisemblance offusque la différence. Dans ce « régime classique », nous nous comprenons d'avance, nous sommes entre nous, l'autre est anéanti. Or il y a là à tout le moins paradoxe, si l'intérêt et la valeur de ce qui est transmis se fondent sur l'irréductible singularité du sujet parlant, de son point de vue et du mode d'expression qui reflète ce point de vue. Ne frise-t-on pas l'imposture ? Ce que nous permettrait de détecter exemplairement la scène ci-dessus exposée, c'est une telle imposture, un tel double jeu : que, pour être reconnue comme réussie, comme « vraie » traduction, la traduction devrait pouvoir se lire et être lue comme si elle n'en était pas une. Contre l'*invisibilité* du traducteur, Venuti préconise un certain nombre de stratégies dites de « résistance », c'est-à-dire en fait de perturbation, de déstabilisation des présupposés opérant pour le lecteur en langue d'arrivée (dont la langue dite maternelle est la langue d'arrivée) : introduire des mots, des tournures, des niveaux de langage non conformes au « dialecte dominant », faire ressortir de différentes façons ce qui, dans le texte en langue source, tranche sur la diction, l'esthétique, l'idéologie dominantes... Et même choisir pour les traduire des textes minoritaires dans la culture correspondante. La visibilité des actions manipulatrices du traducteur rehausserait ainsi pour le lecteur la perception de l'altérité de la source et de celle de la cible.

Mais, si une telle altérité à effet d'authentification est construite de toutes pièces, n'est-elle pas aussi mensongère (fallacieuse, controuvée) que la fausse transparence ? Jusqu'à quand est-il possible de sous-titrer « Ceci n'est pas une pipe » une image qui y ressemble passablement, et à quoi servirait-il de donner une telle légende dénégative à une image qui n'y ressemble point ? L'acte traductif serait-il toujours pris entre tautologie et non-sens, et voué à cacher cette condition, à se trahir lui-même, à se révéler par sa dissimulation ?

2. Comment mentir, prétendre et trahir (ou non) à travers la traduction et la non-traduction

2.1. Les façons de mentir sont légion

Au premier rang, celles qui relèvent de l'usurpation d'identité, sous le prétexte du don ou sous celui de l'appropriation.

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

Tout d'abord, de façon tout à fait analogue au cas des Chinois en Chine, chaque fois qu'est publiée la traduction d'un ouvrage « étranger » sous le nom de l'auteur en langue source, il est subrepticement donné à croire que le scripteur désigné a écrit le texte proposé (ou imposé) à la lecture, ou du moins est-on invité à faire comme si. Ainsi : Stendhal, *The Red and the Black*. Et Henri Beyle a beau avoir voulu devenir le Walter Scott français, ce dernier reste livré par de Fauconpret, sous label Scott. La magie de Scott Moncrieff, de son côté, n'opère que dans la mesure où le lecteur anglophone dessaisit avec lui le texte stendhalien de sa corporéité pour lui en attribuer, indifféremment, une autre. La ligne de partage est bien ténue entre hypothèse contrefactuelle et contre-vérité, entre feintise et mensonge, si l'expérience du faux comme vrai est nécessaire à l'actualisation sémantique et au ressenti de la signifiance. Nous dira-t-on qu'il suffirait, pour clarifier, de modifier la page de titre de la façon suivante ?

K. Scott Moncrieff
The Red and the Black
based on
Stendhal's *Le Rouge et le noir*

Mais alors personne, selon l'idéologie moderne, ne tiendrait ce texte pour une traduction, un simulacre, un équivalent ou même un analogue. Il serait lu comme une adaptation (dans un médium différent) ou une transcréation cannibale à la Haroldo de Campos. Une traduction translinguistique, en changeant presque tout, non seulement le lexique mais la chaîne signifiante et, tout autant, le contexte, les liens inter- et hypertextuels etc., doit se présenter comme si elle ne changeait presque rien. La traduction, dans son principe, est une transgression hypocrite, non seulement parce qu'elle se défend de trahir mais parce que tour à tour elle chamboule et métamorphose pour ne rien changer, ou copie servilement pour que rien ne soit semblable. « Traduire est impossible, traduire est infiniment possible », écrit Alexis Nouss (2001 : 2/8). Le but du travail traductif consiste à faire passer des vessies pour des lanternes et vice versa, car rien ne se ressemble autant. Par une aveuglante analogie et parce que des premières on fabrique les secondes. Tel est, dans le meilleur et le pire des cas, son paradoxal accomplissement.

2.2. Stratagèmes

Les stratégies de résistance censées, selon Venuti, mettre en évidence l'intervention du traducteur et dont on pourrait allonger la liste, ne sont pas moins équivoques que les stratagèmes de dissimulation. Considérons, par exemple, deux ou trois procédés d'étrangéisation (*foreignization*) pratiqués

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

longtemps avant toute théorisation postmoderne. L'archaïsation, lexicale, syntaxique, rythmique ou, plus généralement syntaxique, est commune à des réécritures modernes lâches et/ou synthétiques de textes médiévaux, comme le *Tristan et Iseult* de Joseph Bédier, et à des traductions qui se veulent fidèlement imitatives comme celle de l'*Inferno* de Dante par Émile Littré (1879). Il n'y a de l'un à l'autre, en apparence, qu'une différence de degré. Des touches lexicales, des formules et des tours de phrases habillant en costume d'époque sentiments et situations procurent un envoûtement atmosphérique chez Bédier, « renouvelant », comme il le dit, Béroul. Littré, lui, traduisit Dante en ancien français du XIVe siècle.

Comme le remarque Efim Etkind, et Littré l'avoue lui-même, sa traduction « n'a pu figurer dans l'histoire de Dante en France, on peut le regretter, car elle demande à être traduite elle-même en langage contemporain. » (Etkind, 1982 : 231) À quoi il faudrait ajouter que, la langue française ayant évolué beaucoup plus vite que l'italien florentin, la traduction archaïste de Littré est plus difficile à lire que l'original de Dante pour beaucoup de Français modernes et contemporains, même s'ils n'ont pas étudié l'italien. Qu'il s'agisse des archaïsmes ponctuels parsemant le texte de Bédier, ou de la projection généralisée de Dante par Littré dans un univers linguistique quasiment inaccessible, l'éloignement produit pour le lecteur de la traduction au titre de traces authentifiantes de l'original ne correspond pourtant nullement aux effets que celui-ci pouvait produire sur/avec les récepteurs de son temps. N'oublions pas que le *stil novo* devait frapper par sa *nouveauté*, sa contemporanéité. Dans les deux cas envisagés, à des degrés divers, l'authentification, étrangéisante pour le lecteur de la traduction, est une infidélité à l'esprit et à la valeur contextualisée du texte-source : l'imitation formelle supposée dé-figure en nous représentant comme ailleurs et autre ce qui était le plus ici et même. Tous les mots, tous les idiomatismes étrangers translatés plus ou moins intacts du texte encodé en langue source au texte en langue cible ne font pas moins violence à l'image du premier qu'à la langue dans laquelle le second tente de s'insérer en force, bardé de corps étrangers. Une défamiliarisation comme celle pratiquée par Littré, ne mime pas une altérité amicale mais une aliénation. Quant à Bédier, « renouvelant » le roman de Tristan, la mesure de sa réussite, comme celle du *Perceval* d'Éric Rohmer, relève plutôt d'un exotisme bien tempéré, de la poursuite d'une familiarité avec le Moyen Âge romantique. Gaston Paris qualifie Bédier de « régénérateur », de « digne continuateur des trouvères » ; sa préface devrait être réexaminée en entier comme théorie implicite et parfois consciente de la traduction en tant que suite, compromis à la fois restitutif et hypnotiquement séduisant, mensonge d'une mère qui veut faire croire à son enfant que reviendra l'éternité d'avant la naissance :

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

> Le Tristan et l'Iseut de Béroul, ressuscités par M. Bédier avec leurs costumes et leurs allures d'autrefois, [...] seront pour les lecteurs modernes comme les personnages d'un vieux vitrail, aux gestes raides, aux expressions naïves, aux physionomies énigmatiques. Mais derrière cette image, marquée de l'empreinte spéciale d'une époque, on voit, comme le soleil derrière le vitrail, resplendir la passion, toujours identique à elle-même, qui l'illumine et la fait flamboyer tout entière. (Paris, 1910 : 15-16)
>
> Proust, du côté de Guermantes, (trans-lit) Bédier et Gaston Paris.

2. 3. L'inconvertible

Passons maintenant à un autre aspect de la traduction confrontée à l'intransférable, à l'implacable des cultures et en quelque sorte pragmatiquement obligée de tricher avec cette dure loi. Traduisant jadis un roman nord-américain de Steven Millhauser, *Edwin Mullhouse : The Life and Death of an American Writer 1943-1954, by Jeffrey Cartwright* (1972), je me suis trouvé placé devant le dilemme suivant : un certain comportement essentiel à la caractérisation psychologique du jeune protagoniste apparaissait lors d'une partie de *soft ball* dans la cour de l'école. Ce sport n'étant pas pratiqué en France et ses règles, contournées par le personnage, y étant inconnues, on pouvait soit traduire mot à mot la scène, ce qui la rendrait opaque et la priverait du même coup de sa fonction de révélateur psychologique, soit ajouter en notes ou dans le corps du texte des explications sportives qui auraient détourné l'attention du lecteur de la vraie fonction intratextuelle de la scène, soit omettre complètement cette scène et se contenter d'une mention du trait de caractère relevé chez Edwin, soit enfin remplacer un sport scolaire pratiqué aux États-Unis dans les années 50 par le foot européen des années 70, « solution » que j'adoptai, trompant doublement mon lecteur, sur l'univers de référence du roman et sur la visée de l'auteur métafictionnel qui ne cesse de parodier en l'exagérant l'américanité du roman américain contemporain. Ce n'est que l'un des nombreux cas où les critères de réversibilité (faisabilité d'une rétro-traduction, *back translation* selon la terminologie du manuel de Mona Baker (1992 : 8) et de négociation préconisés par Eco entrent en conflit frontal.

Qu'on essaie de retraduire une traduction vers la langue source, et ainsi de suite, on n'y reconnaît très vite plus ses petits. Pas seulement en terme de pertes, comme lorsqu'on change et rechange des devises, commissions et taux de change inégaux à l'achat et à la vente érodant chaque fois le pouvoir d'achat résultant. La méconnaissance ou plutôt le méconnaissable (*unrecognizability*), l'irressemblance provoquée par l'acte traductif résulte aussi de gains licites *et* illicites, cela a été souvent observé. Alexis Nouss (2001 : 2/8) y voit la manifestation d'une pulsion : « Pulsion traduisante : l'inconscient est toujours ce qui se manifeste par une trahison

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

lui permettant de déjouer la loi du conscient. Et faut-il rappeler que cette trahison, Freud la désigne comme traduction ? »

Toute traduction est excès et excédent, ne cesse de dire et faire dire ce qui ne se disait pas, de faire sortir des minorités et des cadavres du placard – que l'on n'y avait pas vus parce qu'ils n'y étaient pas tout à l'heure. Cibliste ou sourcière, bonne traduction ne saurait que mentir et diffamer, trahir. Les mauvaises aussi, peut-être...

Mais est-ce un mal ?

Et est-ce un hasard si plus d'une œuvre révolutionnaire et de grande envergure s'est fait passer mensongèrement pour une traduction ? Pour mémoire, parmi d'autres et chacune à sa façon, *Don Quichotte*, *L'Icosaméron*, *Le Manuscrit trouvé à Saragosse.* On appelle cela des « pseudo-traductions ». S'agissait-il pour elles d'échapper à la censure, d'excuser des faiblesses, quelles qu'elles soient, humaines ou de composition, ou de s'attribuer le prestige de l'étranger, ou bien encore de se dénigrer faussement pour se faire mieux admirer ? Il peut y avoir un peu ou beaucoup de tout cela dans chaque cas envisagé. Anne Cadin (2011) nous le rappelle éloquemment à propos des faux romans noirs américains que furent les premiers romans noirs français dans les années 40. La trahison est ici celle du lecteur qui, après avoir été « piégé », conduit à lire comme américain (anglophone) ce qui n'était que français, se trouve dépossédé de ses illusions d'altérité par la révélation de l'imposture. Mais au-delà du particulier et du circonstanciel, générique, politique, d'époque, quelque chose de beaucoup plus général et fondamental se dégage si l'on considère la mention, l'assertion, l'ostension ou la dissimulation de l'acte traductif sous trois angles différents : au plan aléthique, au plan rhétorique et au double plan de la représentation (mimêsis de texte et mimêsis de monde).

Au plan aléthique, on peut se demander si une assertion mensongère telle que « ceci est une traduction » quand ce n'en est pas une, stricto sensu, comme dans le cas de *J'irai cracher sur vos tombes* (affirmation mensongère donc que ceci est un mensonge) redouble le mensonge traductif ou l'annule ; au plan rhétorique, l'artifice du manuscrit trouvé ou de la dictée fidèlement transcrite, assorti d'invraisemblances, d'improbabilités, d'imprécisions ou de précisions aisément falsifiables, fait beaucoup moins appel, quant à lui, à une crédulité étirée du lecteur qu'il ne lui propose de s'engager ludiquement dans un pacte fictionnel / lequel, à son tour, pourra servir de leurre, jetant l'équivoque sur les aspects documentaires et les révélations indiscrètes des contenus descriptifs et narratifs ; au plan de la représentation, le caractère mimétique de tout énoncé intelligible est à la fois fortement réaffirmé, redoublé, dénoncé et flou(t)é en étant augmenté d'un ou plusieurs degrés.

Si le texte littéraire produit par traduction tend à se défendre de l'être, veut se faire lire par le lecteur/locuteur (co-énonciateur) de la langue

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

cible comme « s'il n'y avait rien derrière », pas de médiation ni d'entre-deux qui fasse obstacle/écran, point d'autre langue, le texte qui n'est pas produit par traduction mais prétend l'être (et en donne parfois des gages, comme des mots étrangers, une diction, un « accent » étrange, voire en s'inventant un original a posteriori, *I Shall Spit on your Graves*), lui, jette donc le doute, voire le soupçon, sur tout ce qui confère à une langue quelconque sa capacité prétendue de véridiction, d'exactitude et de complétude. À savoir le naturel de la langue dite maternelle, son homogénéité, l'amplitude de ses ressources pour nommer le monde réel, articuler ses éléments et développer un raisonnement, une critique ou une découverte. Pour que la langue puisse plus pleinement dire, il faudrait qu'elle se conçoive comme partenaire d'une autre qui dit hors d'elle, plus vite qu'elle et sans doute mieux. Complexité, précision, exhaustivité, interprétation, heuristique, sont toutes assignées ainsi à une altérité interne et externe des langues, à la « rémunération des langues en cela que plusieurs », à une sémiose interlinguistique infinie dans son principe et inachevable dans sa praxis.

.

2.4. Vrai mentir et mentir vrai

Traduire, dès lors, ne serait point mentir. Mais prétendre qu'une expression quelconque en langue naturelle (fût-elle inconvertible dans la mesure où elle ne serait pas ou serait malaisément recontextualisable) n'est pas traduite ou pourrait être appréhendée sans la soumettre expérimentalement à une démarche traductive, tel serait le vrai mensonge, la fallacité aveugle et aveuglante d'une lecture d'évidence. J'en fournirai pour élément de preuve l'interprétation historique et étymologique du lexique, à laquelle on a recours dès que l'on veut, savamment ou critiquement, détecter du non-dit et de l'indicible. Le mot français « rien », dont les dictionnaires nous disent qu'il signifie « avec *ne*, absence de quelque chose, ou, par extension, de toute chose » se dévoile comme dénégation paradoxale dans le sketch fameux de Raymond Devos (« rien, ce n'est pas rien »), mais la prise de conscience de l'étymologie à étages et retournements, du latin « res » (tête de bétail, puis chose, objet, entité quelconque) nous permet d'entrevoir ce que « la langue » persiste à dire à travers nous, comment elle nous trahit, réfute notre vouloir-dire en se traduisant, se substituant, se cachant d'elle-même, et à nous ses locuteurs censés monolingues, au fil du temps. « Res » en catalan, d'une part, et « niente » en italien, ou « nada » en castillan, d'autre part, ne sont équivalents, étonnamment, que si nous considérons leur niche et leur fonction sémantique à l'intérieur de chacune des langues respectives : la traduisibilité lexicale serait une sorte d'escroquerie paradoxalement fondée sur l'isolement – irréel – de chaque langue, sur leur incommunication.

Nous ne faisons que traduire, et mentir en prétendant que nous ne traduisons pas, et mentir encore en prétendant qu'il y a plus de même que

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

d'autre, que le sens est une synonymie. Nous ne lisons que des traductions, en faisant semblant qu'elles sont des originaux proprement disants plutôt que de l'autrement-dit. C'est ainsi d'ailleurs que se sont toujours produites, forçant l'émergence, tant les acculturations que les appropriations et les contrecultures suscitées par les situations de domination coloniale et/ou impériale. Parmi tant d'autres exemples, le *Pygmalion* de Tawfik al-Hakim, après les « versions libres » de Paul De Kock en arabe égyptien.

3. En guise de conclusion

Le potlatch, la réciprocité, ni même l'échange ne sont jamais possibles dans un texte censément unilingue, noué sur sa fausse conscience incestueusement bien-pensante, habité qu'il est par l'absence refoulée de ses autres, de ses possibles et de ses interdits. Tout s'y passe comme si la connaissance de soi-même était possible et donnée par l'identité du même, alors qu'elle ne s'ébauche que du regard, de la voix d'autrui. Que reste-t-il donc à faire pour tenter de contrecarrer ce suprême mensonge qu'est la complaisance, la suffisance du « je-me-comprends », du « je-sais-ce-que-je-veux-dire » ?

Suffirait-il de s'en remettre à l'inextricable du babélique, au désespoir hapaxique d'un esperanto tentant de demeurer incodé, comme Joyce dans *Finnegans Wake* ? Citons au hasard : « Sir Tristram, violer d'amores, fr'over the short sea, had passen-core rearrived from North Armorica on this side the scraggy isthmus of Europe Minor to wielderfight his penisolate war [...] » « The keys to Given ! » répondait Joyce ou son double, *in fine*, sans les donner, ces clés-de, bien sûr. Umberto Eco (2011 : 387) a vu clairement qu'un tel texte qui, sans prohiber la traduction, la met au défi de *le* mentir, n'est écrit ni en une langue inventée ni en une seule langue ni en plusieurs, car, n'adhérant pas au monolinguisme de l'autre, il invente le plurilinguisme de soi :

> *Finnegans Wake* n'est pas écrit en anglais mais en "finneganien" et le finneganien a été défini par certains comme une langue inventée. En réalité, ce n'est pas une langue inventée à l'image du langage transmental de Klebnikov [...] où il n'y a aucune traduction possible [...]. *Finnegans Wake* est plutôt un texte plurilingue. En conséquence, il serait également inutile de le traduire, parce qu'il est déjà traduit. [...] Mais en réalité, *Finnegans Wake* n'est pas non plus un texte plurilingue : ou plutôt, il l'est, mais du point de vue de la langue anglaise.

Joyce aurait ainsi perdu, par ce point de vue surplombant de l'anglais, le pari d'un « vrai » plurilinguisme et offrirait ses énoncés en pâture au mensonge traductif. Il s'est d'ailleurs essayé avec quelque bonheur, quoique par « remaniement radical » à des versions française et italienne, dont Eco

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

analyse finement le procédé. Ce qui tendrait à nous faire penser que l'hybridité plurilingue de *Finnegans Wake* se maintient du point de vue de n'importe laquelle de ses composantes, mais pourrait s'effacer du point de vue d'une langue qui n'entre pas dans sa composition.

En désespoir de cause, devrions-nous, tel le « projet Raphèl » de Bernardo Schiavetta (2000-2015), poème centon multilingue perpétuellement en transfert, sinon *in progress*, reconstruire tendanciellement la possibilité du sens, sa voie étroite, sur l'autotélie du collage de non-langues inventées avec les langues naturelles, chacune disant des autres qu'elles ne savent parler que de la merveilleuse catastrophe permanente que serait l'intraduisible, l'insensé du dire solitaire ? Cette juxtaposition offre un modèle de conciliation, au niveau métatextuel, et même au niveau métathéorique plutôt qu'au niveau textuel, entre inconvertibilité absolue et traduisibilité générale, mais au prix d'une extrême réduction du propos, le texte nourrissant son universalité du « constat » de l'inaptitude des langues, dans leur totalité, à dire le monde.

Il est cependant des exercices et des pédagogies appelés tantôt « lecture traduisante », tantôt « prompted transreading » (Zhang, 2014) qui visent et réussissent à faire découvrir le plurilinguisme de l'autre et à nous faire prendre ainsi conscience du nôtre, sans lequel une appréhension littéraliste ne ferait jamais circuler du sens entre les possibles textuels, entre ce qui s'est apparemment inscrit et ce qui aurait pu l'être dans cette langue, mais bien plutôt dans une autre.

En certaines de mes propres pratiques d'écriture, j'ai pu chercher à répondre à la provocation du mensonge traductif par le biais d'un autre cosmopolitisme dont l'exemple nous serait donné par l'ignorance où sont des langues et des cultures fort éloignées les unes des autres qu'elles voient identiquement, au plus près du vivre sur la terre, leurs lopins qui se ressemblent étrangement. Serait-ce, par exemple, l'inconscient, l'ignorant parallèle des toponymes descriptifs, des patronymes ou des surnoms catégorisants qui ferait en sorte que des signifiants différents, appartenant à des systèmes hétérogènes, pointent, par le biais de référents ressemblants ou homologues, une communauté insue d'être-au-monde ? Le sens, tel que le traduire et l'inconvertible ensemble le conçoivent, comme seuil, tremblement du similaire et de la dissimilation, résulterait-il – s'ébauchant non mensonger parce qu'hésitant – de la juxtaposition, côte à côte, d'un mutuel miroitement (ceci ne venant pas de cela, cela n'engendrant, ne causant pas ceci, mais le regard de l'un sur l'autre, de l'autre sur l'un étant rendu possible, ou du moins tentant) ?

> […] flames return
> every week when we stack the open air oven

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

beyond the shed, in a place by name spring and hill,
in this place by name *pınar*, by name *tepe*,
when we stack with dry lumber the clay womb
of nourishment, the vow of plenitude cast in a dream.[2] (Coste, 2015 : 67)

Ce qui cohabite du monde ici et là, par le jeu parallèle et biaisé des langues, sans négociation, sans jamais s'offusquer ni s'assurer de réversibilité, est sans doute ce que le mentir vrai de l'équivalence, à l'horizon fortunément inatteignable du traduire, nous donne à connaître par sa démarche fictionnelle vers une commune origine fictive qui projette une unité dialogique à venir, virtuelle et utopique en attendant son eutopie. Y parler chinois en Chine s'y entendrait dès lors comme *analogon* et métaphore de parler français en France. Et vice versa. Les pages de ces voix se font face et sont toujours décalées, chacune en avance et en retard sur celle qui la mire. Car la langue française mange désormais à la fourchette des ailerons de requin en philosophant à Dauville. C'est ainsi qu'Anthony Pym (2010 : 152) a pu poser la question, qui fait sens : « In what sense can a person be translated ? »

Le plus grand mensonge du traduire est en fin de compte sa prétention à une synchronie chorale des discours du monde là où l'on devrait seulement, et c'est bien beau, laisser s'entrelacer et se faire écho décalé, subtilement discordant, la polyphonie des langues et des discours en situation.

Bibliographie

Baker, Mona (1992) : *In Other Words : A Coursebook on Translation*. New York, Routledge.

Cadin, Anne (2011) : « Les premiers romans noirs français : simples exercices de style ou trahisons littéraires complexes ? », *TRANS-* [En ligne], 11 | 2011. URL : http:// trans.revues.org/435

Coste, Didier (2015) : « Idyll 3 », in *Anonymous of Troy*. Sydney, Puncher and Wattman.

[2] Pour un mot à mot français (je dis mot à mot et non traduction ou version, parce que le français, contrairement à l'anglais et au turc, n'a pas, que je sache de noms de lieux combinant exactement source et colline ; La Font-haute et Hautefont seraient les équivalents les plus proches, mais ils ne nomment que des châteaux et non des villages) :

[…] des flammes reviennent
chaque semaine quand nous garnissons le four extérieur
derrière la grange, dans un endroit appelé source et colline,
dans un endroit du nom de *pnar*, du nom de *tepe*,
quand nous garnissons de bois sec le giron d'argile
du nourrissement, le vœu de plénitude moulé dans un songe.

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)

Eco, Umberto (2011) : *Dire presque la même chose : Expériences de traduction*, trad. Myriem Bouzaher [2003]. Paris, Le Livre de Poche, coll. « Biblio essais ».
Etkind, Efim (1982) : *Un art en crise: essai de poétique de la traduction poétique*. Lausanne, L'Âge d'Homme, coll. « Slavica ».
Nouss, Alexis, « Éloge de la trahison », *TTR*, Vol. 14, nº 2, 2001, p. 167-179. http://www.erudit.org/revue/ttr/2001/v14/n2/000574ar.html
Paris, Gaston (1910) : « Préface », in *Le Roman de Tristan et Iseut renouvelé par Joseph Bédier*. Paris, H. Piazza.
Pym, Anthony (2010) : *Exploring Translation Theories,* 1st ed. Oxford, Routledge.
Saint Augustin (2013) : *Sur le mensonge*, trad. abbé Devoille. Paris, J'ai lu, coll. « Librio ».
Schiavetta, Bernardo (2000-2015) : http://www.raphel.net/ et http://www.raphel.net/francais/RAPHELalternatif.pdf
Venuti, Lawrence (2008) : *The Translator's Invisibility: A History of Translation,* 2nd edition. Oxford, Routledge. Particulièrement, chap. 1, « Invisibility », p. 1-34.
Venuti Lawrence (2013) : *Translation Changes Everything: Theory and Practice*. Oxford, Routledge. Particulièrement, chap. 2, « The Difference that Translation Makes – The Translator's Unconscious », p. 32-56, et chap. 8, « Translation, Simulacra, Resistance », p.140-157.
Zhang Huiwen (Helen) (2014) : « "Translated it is: …" – An Ethics of Transreading », *Educational* Theory, Vol. 64 N° 5, 2014, p. 479-495.

BDD-A23046 © 2015 Editura Universităţii din Suceava
Provided by Diacronia.ro for IP 216.73.216.75 (2026-11-03 00:51:30 UTC)